En Europe, ils m’ont fait visiter des cimetières. Puis dans ces cimetières-là, je trouve ça très très stressant de voir mes chums que j’ai connus. Mon nom est Pierre Gauthier. Je suis né à Montréal en 1925, le 4 janvier, et puis je suis enrôlé dans l’armée en 1941. J’étais au courant de ce qui se passait en Europe, naturellement, la guerre. La conscription avait été votée et puis je savais qu’éventuellement j’étais pour être appelé. Comme ça j’ai décidé d’y aller avant. Je suis allé à Longueuil, où il y avait un centre d’enrôlement, puis je suis allé me présenter à Longueuil et puis je me suis enrôlé. J’ai signé tous les papiers. Ils m’ont envoyé à Borden dans le nord de l’Ontario. J’ai fait mes cours d’infanterie l’hiver de 1941-42. Je n’avais jamais laissé la ville de Montréal et puis je n’avais pas voyagé beaucoup. C’était pas mal excitant d’être sur un gros bateau avec trois ou quatre mille autres soldats, et cetera. Tout le monde fumait dans ce temps-là. On avait des cigarettes. On couchait dans des hamacs trois ou quatre de haut. Ça a pris cinq jours. Je trouvais ça bien tannant de traverser l’Atlantique. C’était excitant d’être sur un bateau, mais il n’y avait pas beaucoup de paysage.

Le premier deux ans que j’ai été en Angleterre avec mon régiment, notre rôle principal c’était de défendre l’Angleterre puisque les Anglais s’attendaient que les Allemands s’en venaient envahir le pays. On faisait des semaines complètes d’entraînement. Et puis ces entraînements-là étaient très dangereux parce que les entraînements étaient presque comme la vraie guerre. Ils nous tiraient des balles par-dessus la tête, ils explosaient des bombes proche de nous, des choses comme ça. Ils appelaient ça des « schemes », puis mon régiment, on a participé à deux ou trois « schemes ». C’étaient les Canadiens contre les Américains puis les Américains contre les Canadiens, et cetera, dans de différents endroits. J’avais un de mes amis dans ma section, dans mon peloton, qui a été blessé proche de moi dans un exercice, sérieusement, et puis ça m’a affecté beaucoup, ça. Il est tombé sur une grenade puis il a perdu son bras droit.

Padre Huard, c’était un capitaine, mais c’était un soldat comme nous. On était tous des soldats. Avant d’aller en combat, il marchait parmi nous. Il s’attendait qu’on était tous des gars religieux, puis on était aussi pas mal religieux parce que la religion était très populaire dans ces temps-là. Et puis c’était drôle de voir un prêtre marcher parmi nous, nous regarder dans les yeux et nous dire : « As-tu fait ta communion, toi? As-tu fait ta confession? Parce que demain matin, toi là, tu vas mourir, mon vieux. »

On commençait à réaliser qu’éventuellement le débarquement serait une chose pas mal stressante, pas mal dangereuse. Et puis, on a embarqué sur ces bateaux - il faisait noir - et puis on a traversé la manche. Il y avait des centaines de bateaux proches de nous et puis c’est une expérience étrange, hein? Très étrange. Rendus proches de la Normandie, ils ont mis des petits bateaux à l’eau, puis on a débarqué des gros bateaux. Ils ont mis sur les gros bateaux des filets en câble pour descendre dans les petits bateaux. On avait nos « packs » [sacs], nos carabines. Il y a beaucoup des gars qui ont sauté dans les petits bateaux qui se sont cassé des jambes, il y en a qui sont tombés à l’eau. C’est une expérience pas mal dangereuse. On ne voyait pas la plage parce qu’il faisait noir, pour commencer on ne voyait pas la plage. Mais quand on a approché la plage, quand la rampe est tombée il fallait aller à l’eau. Ça a pris beaucoup de courage pour débarquer des bateaux et marcher dans l’eau - l’eau, ça allait jusqu’ici, hein? Débarquer avec 50 ou 60 autres soldats que tu connais avec qui tu as entraînés, les voir blessés, puis les voir mourir proche de toi, c’est très stressant, ça. Puis je n’ai pas été capable de les aider, pas capable de rien faire. Notre rôle primaire c’est d’avancer, oubliez ces gars-là. Il faut vivre ça pour savoir comment ce que c’est. Si tu n’as jamais vécu ça, tu ne peux pas t’imaginer comment ce que c’est, de faire des bons chums puis de les voir blesser puis mourir proche de toi.

La première ville qu’on a libérée c’était Bernières (Bernières-sur-Mer.) On avait [un écusson du] Canada sur nos épaules, puis on était fier de ça. Très fier d’être canadien. Comme ça, quand on arrêtait quelque part et les gens sortaient de leurs maisons pour nous accueillir. On était approché par les femmes, puis les enfants. Ils nous donnaient des fleurs, ils nous donnaient des bouteilles de vin, des choses comme ça. Les femmes nous embrassaient - c’était le fun ça! Puis les enfants étaient – chaque fois qu’un soldat de l’infanterie arrête dans un village, il est entouré par des enfants.

On marchait sur une route vers le Nord, puis à notre gauche sur l’horizon on voyait les tours de Vimy, mais on ne savait pas ce que c’était, nous autres. On regardait ces tours-là puis on se disait, « Qu’est-ce que c’est, ces tours-là? », « C’est Vimy Ridge [la crête de Vimy], ça! » Ça, c’était une grosse bataille qui a pris place dans la première Grande Guerre. C’était surprenant pour nous autres de voir ça.

Carpiquet c’était un combat épouvantable. On a fait face à des Allemands qui étaient complètement fous. Il fallait les tuer. C’était des jeunes, c’était des enfants, des enfants de 14, 15, 16 ans, des soldats allemands, des Waffen-SS. Puis il fallait les tuer, ces jeunes-là, ils ne voulaient pas se donner. Moi, je porte une médaille, moi ici, là, qui m’a été donné seulement pour le combat de Carpiquet. Ils m’ont donné une médaille seulement pour ça parce que c’était un combat tellement intense. C’était épouvantable.

Mon régiment était en Belgique, et puis on avançait en Belgique. On a libéré trois, quatre petites villes, des villages, et cetera. Et puis arrivé dans le nord de la Belgique, on a eu des problèmes immenses. Le combat est devenu tellement intense que c’était effrayant. Puis il s’est mis à pleuvoir, puis il a plu pendant deux semaines et ça n’arrêtait pas. Comme ça, on marchait dans la boue jusqu’ici, puis c’est difficile quand quelqu’un tire sur toi, et tu veux creuser un trou. Tu n’es pas capable parce qu’il y a de la boue. On a pris part aux combats de l’Escaut, « The Scheldt Estuary [Estuaire de l'Escaut] », c’était effrayant, on a perdu beaucoup de gars là. Je dirais, moi, qu’un tiers du régiment est mort à l’Escaut, c’est effrayant. Ils nous ont mis sur des bateaux, des petits bateaux, puis on a traversé l’entrée du port. C’était large, il était 3, 4 miles de large. Puis il y avait des îles de l’autre bord qu’il fallait libérer. On a fait un débarquement sur l’île, la grosse île, et puis on était chanceux parce que les Allemands, leurs armes, leurs canons ne faisaient pas face à nous, ils faisaient face aux autres îles. Quand on a débarqué, on faisait face aux Allemands qui regardaient dans l’autre direction donc ça, ça nous a aidé. On est venu à bout de libérer cette île-là, puis le reste de notre bridage canadien était capable de faire la libération, puis ouvrir l’entrée du port à Anvers - Antwerpen.

Puis finalement, un soir à 10 heures du soir, on a traversé un endroit où il y avait beaucoup d’enfants sur le bord de la rue, et puis l’officier qui était avec moi, il m’a dit : « Gauthier, demande aux enfants où on est, » parce qu’on était toujours perdu. Nos maps [cartes] militaires, on avait de la difficulté à lire ça, ces maps-là. Comme ça, 90 % du temps on était totalement perdu. Je me suis mis à demander aux enfants où on est. Ils ont commencé à me répondre les enfants et je ne comprenais pas ce qu’ils disaient. Comme ça, l’officier a dit : « Comment ça se fait que tu ne comprennes pas? » J’ai dit : « Parce qu’on est arrivé en Hollande. C’est des Hollandais, ces enfants-là! »

J’ai été blessé et puis j’ai été retourné en Angleterre. La première chose qu’ils m’ont faite c’est qu’ils m’ont mis sur une table d’opération dans une salle d’opération. Puis le chirurgien, un colonel dans l’Armée canadienne « medical corps », corps médical, je me rappelle il m’a regardé, j’ai vu ses gros yeux bleus, puis il m’a dit : « Don't worry, soldier. We're going to look after you." [Ne t’inquiète pas, soldat. Nous allons prendre soin de vous] »

Pour rencontrer des femmes, nous autres, on allait dans des salles de danse pour danser. Un soir, je suis allé dans une salle de danse - je pense que c’était à Aldershot, hein? - et puis j’ai dansé avec des belles filles. Et puis Hellen et deux ou trois de ses amies dans l’ATS [Auxiliary Territorial Service] qui étaient dans l’Armée anglaise sont entrées dans la salle de danse pour danser avec des soldats canadiens. Puis moi, j’ai regardé ces femmes-là, et j’ai dit : « Elles sont cutes! » Comme ça, quand la musique a arrêté, j’ai traversé la salle puis j’ai demandé à Hellen de danser avec moi. On a dansé ensemble, puis c’est là que ça a commencé, la relation avec Hellen.

J’étais dans l’Armée, l’ATS [Auxiliary Territorial Service], et j’avais 19 ans. Je travaillais dans une boulangerie, et nous chargions des camions. Puis nous allions avec les camions dans les camps, de différents camps, et nous livrions du pain. Et j’étais contente, je l’aimais bien.

Je veux dire, si tu étais soldat canadien et tu l’as rencontré dans une salle de danse, tu voudrais l’épouser, non?

J’ai 93 ans, puis je suis encore un soldat, moi. Je me tiens propre, je me lave la figure, je « shine » [fais briller] mes bottines. C’est une chose que tu ne perds jamais dans ta vie. Hellen est pareille. Hellen est la même chose. L’entraînement est engrené [enraciné] dans ton cerveau, et puis ça reste avec toi toute ta vie, ça. Toute ta vie. Comme ça, je suis encore un soldat, moi, tu sais.